

Ceffonds, le 4 août 1907

5129



Cher ami,

Je suis très en peine de vous savoir souffrante. Les mauvais temps sont en tête cause, et aussi vos ennuis, cette lente agonie de Liard, si terrible puisqu'il n'y a plus aucun espoir de guérison.

Ma santé se comporte suivant la devise de la ville de Paris: fluctuat nec mergitur. Cela vacille, mais ne s'enfoncé pas. Je continuerai ainsi à flotter jusqu'à l'hiver, où j'aurai deux écueils dangereux, difficiles à éviter, et qui pourraient en briser ma vieille barque fragile: la fatigue de mon cours et la rigueur de la saison.

P. matin, sans autres avertissement, descente de troupees innombrables emmenés au repos dans des camions automobiles pour leur épargner la fatigue et l'usage. J'ai à loger un médecin chef. On m'avait colloqué aussi le poste. Mais

1750
comme on a été obligé, la dernière fois
de le transférer ailleurs, l'est passé à
consentir à émigrer dans la maison d'en
face. Puis, t'il s'y tenir ? Si je n'ai
que votre médecin chef, il ne me gênera
pas beaucoup, — surtout s'il ressemble à
ses prédécesseurs. — Les officiers ou médecins
que j'ai eu à loger ces vacances, ayant
sans doute la consigne de parler le
moins possible aux civils ne m'ont
pas fait visite ni à l'avance ni au retour.
Il y en a que, grâce à la disposition
de mon immunité, je n'ai pas même
entendus.

La fermeté de Lloyd George
empêchera nos gouvernements de
s'abandonner à leur mollesse naturelle
dans l'affaire de Stockholm; d'ailleurs,
les socialistes eux-mêmes semblent
disposés à se dérober devant un subterfuge
quelconque, parce que la manœuvre
germano-optimale et pacifique est évidemment
inventée. Il n'y a plus qu'à aider
Hlavenky à donner ses joies, si c'est
possible.

Puisque vous trouvez quelques
bons morceaux dans mon livre, —
je vous serai que le chapitre de —

La desuption humaine contient des
parties qui pourrout vous intéresser, —
sans donner surtout l'intérêt que vous
prenez à l'auteur,

Le cas de M.-F. est presque tragique.
Mais il seules de l'intérêt commun,
j'entends de son intérêt à lui et de
l'intérêt du Collège de France, qu'il
n'essayât pas de faire son cours. Vous
dites que l'auditoire finirait à la
troisième leçon; la vérité doit être que
tout ce qui ne serait pas connu par
en amis personnels du professeur s'égarerait
dès la première querre d'histoire de la première
leçon, et que l'angoisse sera telle pour les
autres qu'ils ne reviendront pas à la
seconde. Il n'y avait qu'un parti à
prendre: la suppléance pour 1917-1918.

Puis-elle en est encore temps. Nous ratifierions
la chose dans notre assemblée de novembre,
Surtout, puisque M. ne voit pas son état,
Craint qu'il pourrait essayer de lui
faire comprendre ce qui doit être fait,
et s'aidant, au besoin d'un concours médical,
lui imposer la solution. Sinon, le désastre
sera pénible pour tous, et la nécessité de la
démission pour l'année suivante apparaîtra,
tandis que la suppléance, une fois adonnée pour
1917-1918, aurait pu être continuée.

J'aurais des mots à dire à Crozes

0616

lorsque je l'ai vu avant mon départ,
si nous avons parlé de cette affaire.
Mais il n'a été question que de ma
mort. Je lui ai parlé de l'intention
où j'étais de léguer au Collège de France
ma bibliothèque et ceux de mes papiers
qui peuvent mériter d'être conservés. — Entre
nous, — j'ai trouvé que Croiset avait beaucoup
vieilli depuis la dernière fois que nous
avons conversé ensemble. On s'en vît
par le temps qui court. Seulement, si nous
voulons voir la paix, il faut nous
conservier encore un petit peu.

Je demeure dans l'incertitude sur
ce qui adviendra de l'inamovible. Bural,
Almeraya, Pochon, c'est très bien. Pochon
doit être la saison suivante. Mais cette
compagnie-là est fort nombreuse, et l'on
ne touche pas aux gros actionnaires.

Affectueux respects,

A. Laisy